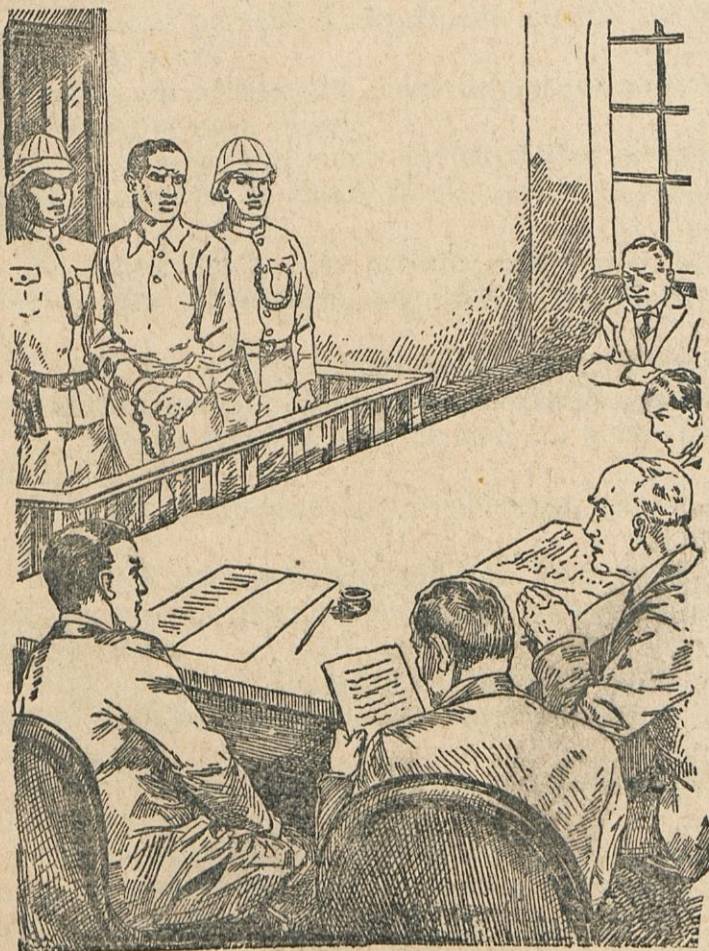




— Accusé Koalwink, vous êtes condamné
à dix ans de prison. (p. 2892).

C. I.

LIVRAISON 361

Elle ne se lassait pas de parcourir toutes ces petites ruelles, ces impasses, de regarder toutes les boutiques des marchands persans et arméniens, qui lui offraient leur marchandise.

Dubois lui acheta une paire de petites pantoufles, qu'elle accepta avec plaisir.

Des georgiens portaient sur leurs têtes de grandes corbeilles emplies de fruits qu'ils vendaient aux passants...

Ils rencontraient des tartares coiffés de turbans blancs et des tcherkesses, montant de petits chevaux noirs.

Dubois lui expliquait tout ce qu'elle voyait et Amy gaie et insouciant, en apparence, marchait à ses côtés.

— Elle ne se méfie plus de moi !... pensa Dubois satisfait.

Et après une promenade de plusieurs heures, il déclara :

— C'est assez pour aujourd'hui. Vous devez avoir faim. Je vous propose d'aller manger dans un restaurant caucasien.

Amy acquiesça. Ils entrèrent dans un petit restaurant où Dubois commanda du vin du Caucase et des hors-d'œuvre.

On leur servit des petits pains, en forme de gâteaux qui plurent beaucoup à Amy.

Elle mangea de bon appétit, but du vin caucasien, qui lui chauffait le sang. Ses joues devenaient roses, ses yeux brillaient.

Tout en parlant avec Dubois, elle remarqua un homme, assis à la table voisine, et dont le regard, posé sur elle, la fit rougir...

Dubois s'en aperçut et dit :

— Attention, Amy, ne regardez pas cet homme... ces caucasiens sont souvent dangereux.

— C'est un caucasien ?

— Oui... Probablement, un noble. Il y a même beaucoup de princes ici ; la plupart vivent du vol des moutons.

Amy se mit à rire.

— Vous croyez que c'en est un ?

Dubois considéra l'homme un instant, puis il dit :

— Non, je ne crois pas. Mais faites attention, car si vous lui plaisez, il est possible qu'il tente de vous enlever.

Amy continuait à rire :

— Je n'ai pas peur, cela peut même être très amusant.

Et elle lui raconta ses aventures en Tunisie, sans mentionner le nom de Wells.

Il l'écouta avec intérêt.

— Vous êtes un véritable démon, Amy ; je comprends que les hommes vous poursuivent. Mais le caucasien n'a pas beaucoup de chances, car tant que vous serez à Tiflis, je veillerai sur vous.

Il l'avait dit tout naturellement, mais la méfiance d'Amy s'éveilla de nouveau...

— Certainement, il a un plan... pensa-t-elle, mais je voudrais bien savoir lequel.

Elle essaya de n'y plus penser et lorsqu'il la raccompagna à l'hôtel, elle le remercia de la belle journée qu'ils avaient passé ensemble.

— Si vous êtes intelligente, Amy, ce ne sera pas la dernière, murmura Dubois avec un sourire sournois.

Le lendemain, Amy résolut de partir à la recherche de Lepinski.

Elle demanda au portier de l'hôtel, l'endroit où se trouvait la rue Krassilnaja.

— C'est une petite rue dans le quartier des bazars, expliqua l'homme. Mais c'est assez loin et difficile à trouver, vous ne pourrez pas y aller à pied. Je vais vous appeler une voiture. Dix minutes plus tard, il revint pour lui annoncer que la voiture l'attendait.

Le cocher était un tartare, et Amy crut remarquer que c'était la même, qui l'avait conduit de la gare à l'hôtel.

Elle eut soudain l'impression, qu'elle avait commis une sottise en demandant au portier de la faire conduire à cette adresse.

Le cocher s'arrêta dans la rue Krassilnaja, et demanda :

— Quelle est la maison que vous cherchez, madame ?

Elle ne répondit pas, descendit, paya et parcourut la petite rue sale, en regardant les numéros, peints en diverses couleurs sur les murs des maisons.

Elle longea toute la rue, puis revint sur ses pas, mais le numéro, indiqué par Du Paty, n'existait pas. En désespoir de cause, elle se demanda si elle ne s'était pas trompée.

Mais non, elle se souvenait très bien : Krassilnaja numéro 202.

Le chiffre était facile à retenir, l'erreur impossible.

Peut-être Du Paty s'était-il trompé ?...

Après avoir cherché pendant une demie heure, elle entra dans une maison et demanda si l'on savait, ou demeurerait monsieur Lepinski.

Le vieillard à qui elle s'était adressée, réfléchit un instant, puis dit avec assurance :

— Personne de ce nom n'a jamais habité dans cette rue.

Amy le remercia et quitta la maison.

Mais quand elle sortit dans la rue, elle se trouva face à face avec Dubois.

— Que fais-tu ici ? lui demanda-t-il d'un ton qui déplut singulièrement à la jeune femme.

— J'avais quelque chose, à faire ici !... répondit-elle brusquement.

— Tu cherches Romulus de Lepinski.

Elle sursauta et resta un instant sans répondre, la crainte l'envahissait de nouveau...

Dubois se réjouissait de la voir ainsi interdite et il dit en souriant :

— Ma chère Amy, il est inutile de chercher plus longtemps, car tu ne le trouveras pas. Je suis ici pour le remplacer.

CHAPITRE CDIV

JUSTICE.

— C'est donc aujourd'hui qu'on interrogera Koalwink et Savou... dit Van Aglerberg à de Groot. Je suis obligé d'y aller comme témoin, ne voudriez-vous pas venir avec moi ?

— La séance aura lieu à la mairie ?

— Oui.. Stuart est président, le docteur Bernhagen y sera en qualité de médecin. Je pense que la séance sera assez intéressante. Si vous voulez venir, dépêchez-vous.

De Groot se lava les mains dans son cabinet de toilette et revint pour chercher Van Aglerberg.

Tout le monde était déjà réuni dans la petite salle

de la mairie, lorsqu'ils parurent tous deux.

Stuart commanda au policier d'amener Savou.

Une minute plus tard celui-ci entra dans la salle entre deux agents.

Stuart ouvrit la séance et dit à Savou :

— Raconte-moi maintenant tous les détails de ton crime.

Savou se tut.

— Qui t'a poussé à le commettre ?

— Personne ne m'a poussé, maître, j'ai eu un accès de folie, tout simplement.

Stuart le fixa et secoua la tête :

— Ce n'est pas vrai, Savou... Tu l'as fait avec préméditation, avoue-le.

— Je ne peux pas l'avouer, maître, puisque cela n'est pas. J'étais malade... je ne savais pas ce que je faisais. La justice ne peut pas me punir pour cela.

Stuart sourit :

— C'est Koalwink qui t'as soufflé cela, n'est-ce pas ?

— Non, maître, Koalwink ne m'a jamais parlé.

— Savou, fais bien attention à tes paroles... Le jour où tu as feint de courir Amok, on t'a vu parler avec Koalwink.

— Ce n'est pas vrai, maître...

Stuart jeta un regard interrogateur à Van Aglerberg :

— Qu'en dites-vous, monsieur le directeur ?

— Que c'est un effronté mensonge. Je l'ai vu moi-même, au Königin-bar, entre trois heures et quatre heures de l'après-midi en grande conversation avec Koalwink. Vas-tu nier encore, Savou ?

La question ne se pose pas. J'en suis absolument sûr...

Stuart s'adressa alors à Bernhagen :

— Je vous prie de nous dire, ce que vous avez remarqué...

— Je puis affirmer, que Savou n'était pas malade. Il a feint cet accès de folie !

— Eh bien, Savou, qu'en dis-tu ?

— J'étais malade, je ne me souviens pas de ce que j'ai fait !

— Moi, je vais te le dire ! Tu as commis un crime. Et tu l'as commis, parce que tu détestes monsieur de Groot et parce que Koalwink t'a encouragé à le faire. Vas-tu nier cela ?

— Oui, maître... Koalwink ne m'a pas encouragé, et je n'ai rien contre monsieur de Groot. Pour quelle raison devrais-je le détester, je ne le connais même pas.

— Nous savons pourquoi tu le détestes. Il est inutile de le répéter ici encore une fois. Et Koalwink a témoigné contre toi.

Les yeux de Savou brillèrent de fureur.

— Comment peut-il témoigner contre moi ? s'écria-t-il, très agité.

Stuart leva la main :

— A qui appartenait l'arme, avec laquelle tu as blessé deux personnes ?...

— Je ne sais pas... je ne me souviens de rien !...

— Je vais t'aider à rassembler les souvenirs... Le kriss appartient à Koalwink, qui te l'a donné pour tuer madame de Groot. Vous saviez tous les deux, qu'elle passerait dans la rue à cette heure-là, et c'est pour cela que tu as feint de courir Amok...

— Ce n'est pas vrai, maître !... nia Savou d'un air buté.

Stuart continua :

— Si tu t'obstines à nier, ta peine sera plus dure, Savou.

— Je ne peux pas être puni, maître, puisque j'étais malade.

— Comment oses-tu encore nier, après les aveux de Koalwink ? Sais-tu ce qui va t'arriver, si tu continues à nier ? On va te pendre.

Savou fut pris d'une peur atroce de la mort :

— Il ne faut pas me tuer... s'écria-t-il angoissé ; s'il y a un coupable, c'est Koalwink. C'est lui qu'on doit pendre. J'avouerai tout. C'est lui qui m'a poussé à commettre ce crime, il m'a dit, que rien ne pouvait m'arriver, de ce fait, qu'il me sauverait... Et maintenant il a témoigné contre moi, pour se sauver lui-même, il ment, maître, croyez-moi, il ment. C'est lui qui m'a donné le kriss, et qui a facilité ma fuite de l'infirmierie. Je devais me cacher sur sa plantation, mais les maîtres m'y ont trouvé... Je vous jure, que je ne voulais pas commettre ce crime, c'est Koalwink qui m'y a forcé.

Le fonctionnaire ordonna alors à l'agent d'emmener Savou et d'amener Koalwink.

Savou poussait des cris terribles, et on l'entendit encore longtemps, après qu'il eut quitté la salle...

Une minute plus tard, Koalwink, suivi de deux policiers, pénétra dans la pièce. Et avant même qu'on lui eut posé une question, il s'exclama :

— Je demande qu'on m'ôte les menottes ! Je ne suis pas un criminel ! Je proteste de toutes mes forces contre mon arrestation...

Stuart n'attacha pas d'importance à ces paroles et demanda tranquillement :

— Où Savou a-t-il trouvé le kriss, avec lequel il a blessé deux personnes ? cette arme vous appartient, n'est-ce pas ?

— Il me l'a probablement volé, tous ces malais volent, vous le savez bien...

— Non, répliqua Stuart d'une voix brusque ; il ne l'a certainement pas volée... Et expliquez-nous aussi pourquoi vous l'avez fait s'enfuir de l'infirmierie ?

— Qui dit cela ?... s'écria Koalwink, quelles preuves avez-vous contre moi ?...

— C'est prouvé, Koalwink. Mais nous en reparlerons. Vous savez de quoi l'on vous accuse ?

— Non ! je l'ignore !

— Eh bien, je vais vous le dire ! On vous accuse d'avoir poussé Savou à commettre un crime. Et, de plus, vous aurez à répondre d'un attentat contre monsieur de Groot.

— On peut bien m'accuser de tout ce qu'on voudra, mais il faudra le prouver.

— Je pense que cela ne sera pas difficile. Vous souvenez-vous de l'attentat du mois de Juin ?

— Je ne me souviens d'aucun attentat.

— Mais si, Koalwink. Vous aviez invité monsieur de Groot, à venir admirer votre collection d'orchidées. Il avait été assez imprudent pour accepter votre invitation et il a failli en mourir. Vous l'avez enivré d'abord avec des vins très lourds et lorsque vous avez vu qu'il avait sommeil, vous l'avez mené dans vos champs de culture, auprès de votre fameuse orchidée noire, dont le parfum est mortel. Vous avez fait s'étendre monsieur de Groot qui s'endormait sur une chaise-longue, et vous l'avez laissé là... C'était un crime bien imaginé.

— C'est vous qui imaginez ! répondit Koalwink... Comment puis-je nier cela ? Je puis seulement affirmer que je n'avais pas de mauvaises intentions et, d'ailleurs il n'est rien arrivé à monsieur de Groot. Il m'a quitté en parfaite santé.

— Ce n'est pas vrai, car si Koma n'était pas venue pour le réveiller, il en serait mort.

Koalwink haussa les épaules.

— Prouvez-moi donc que je voulais le tuer ? Je crois que cela vous sera difficile.

Stuart approuva :

— Vous avez raison : il est toujours difficile de prouver un crime non accompli. Mais le second meurtre, que vous avez fait commettre par Savou, pour vous venger de monsieur de Groot, est plus facile à prouver.

Il se tourna vers le greffier :

— Monsieur Voss, voulez-vous nous lire l'aveu du complice de Koalwink ?

— Je proteste contre cette accusation. Je n'ai pas de complice.

— Taisez-vous !... dit Stuart brutalement.

Voss lut le témoignage de Savou.

Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers Koalwink :

— Eh bien, qu'en dites-vous, maintenant ?

— C'est un mensonge. Ce malais veut me nuire. Je suis entouré d'ennemis, et je ne sais qui a pu inventer tout cela pour me nuire. Un de mes ennemis m'a même insulté dans un café ; il m'a maltraité et, maintenant, il veut me faire condamner...

— Je sais, à quel incident vous faites allusion, Koalwink. C'est monsieur de Groot, qui vous a justement puni, lorsque vous maltraitez la malaise Koma. C'est pour cela que vous vouliez vous venger.

— Je proteste contre cette accusation.

— Voulez-vous avouer, que c'est vous qui avez forcé Savou à commettre son crime ?

— Je n'avoue rien du tout.

— Il est prouvé que le kriss, trouvé en possession de Savou, vous appartient... Votre culpabilité est nette. On va vous juger.

Stuart se tourna vers les policiers.

— Remmène l'accusé, ordonna-t-il.

Lorsqu'il fut parti, on discuta la sentence.

Stuart déclara que Koalwink avait mérité une peine de dix ans de prison, car il était coupable d'une double tentative de meurtre.

Savou serait puni de cinq ans de prison.

Le jugement fut approuvé par tous les assistants.

On ramena les deux accusés.

Stuart se leva et leur lut le jugement.

— Accusé Koalwink, vous êtes condamné à dix ans de prison, pour les crimes que vous avez commis.

— C'est une injustice !... je proteste contre ce jugement ! Protestez, si bon vous semble !

Le magistrat fit un signe aux policiers, qui empoignèrent Koalwink et le poussèrent vers la porte. Lorsqu'ils l'eurent emporté, Stuart se tourna vers Savou :

Celui-ci se tenait, tremblant, la tête basse, devant ses juges.

Stuart déclara :

— Accusé Savou, ta peine sera moins sévère que celle de Koalwink, parce que tu as avoué. Et l'on sait que tu as été poussé par lui à commettre ton crime. Mais tu as mérité d'être puni et tu es condamné à cinq ans de prison.

Savou sursauta :

— As-tu quelque chose à dire ? demanda Stuart.

— Non, répondit Savou à voix basse.

Et les agents l'emmenèrent.

Van Aglerberg s'approcha de De Groot, la main tendue :

— Maintenant, dit-il, vous pourrez vivre sans crainte, mon cher et j'espère que vous aurez enfin appris, par cette triste histoire la vérité sur Koalwink. C'est une leçon pour vous...

— Vous pouvez être sûr, qu'elle me profitera, assura De Groot. Je sais, maintenant, comment il faut traiter les malais.

Et il prit congé de ses amis.

En lui serrant la main, le docteur Bernhagen lui demanda :

— Comment va votre femme ?

— Merci, docteur, elle va beaucoup mieux. Elle s'est même déjà levée, mais elle souffre beaucoup à la pensée des dangers qui nous entourent. Quand elle saura que Koalwink est condamné, elle sera plus tranquille.

— J'en suis sûr. Ses nerfs se rétabliront, dès qu'elle se saura hors de danger.

Mais Juliane ne se calma pas aussi vite, que Claus, et le docteur, l'avait cru.

Quand son mari lui apprit que l'on avait sévèrement condamné Koalwink et Savou, elle le considéra avec des yeux pleins d'effroi...

— Grand Dieu, dix ans de prison... c'est terrible ! Cet homme n'était pas un meurtrier !...

— Mais il a tenté de tuer deux fois, Juliane ! Pendant des semaines, par sa faute, tu as été en danger de mort ; Koma et l'ouvrier blessés par Savou, sont encore gravement malades. C'est par miracle qu'ils ont échappé à la mort.

— Je ne crois pas que la prison améliorera Koalwink, Claus. Quand il sortira de prison, il aura encore plus de haine contre les Européens, et il se vengera.

Et considérant son mari avec angoisse elle ajouta :

— C'est sur toi qu'il se vengera Claus :

De Groot la prit dans ses bras et se mit à rire :

— Sa vengeance n'aura plus d'objet, Juliane ; quand il sortira de prison nous serons depuis longtemps en Europe.

CHAPITRE CDV

TOUT CHANGE

Cavaignac avait décidé de parler devant la Chambre.

Le discours qu'il prononça fut plein de passion et il déclara :

— Messieurs, j'ai encore une fois vérifié tous les détails du procès Dreyfus et, après m'être concerté avec les chefs de l'Etat-Major et le Ministre de la Guerre, je suis arrivé à la certitude que tout ce tumulte, tout ce bruit, sont le résultat des machinations de la Ligue des Droits de l'Homme et d'Emile Zola qui s'est enfui, pour esquiver ses responsabilités.

Il ne faut pas que nous nous laissions manœuvrer ; il faut que nous prouvions au peuple, que nous avons confiance dans les juges et dans les hommes qui ont instruit le procès. Nous devons repousser la demande de révision.

Un tumulte s'éleva dans la salle.

Des cris de violente protestation se firent entendre, la majorité des députés étaient révoltés par les conseils de Cavaignac. Quelques autres l'approuvèrent.

Tous les partis voyaient le moment venu de se combattre.

Quelques-uns se passionnèrent même à tel point

pour le débat qu'ils jetèrent des encriers et des dossiers à la tête de leurs adversaires.

En quelques minutes une véritable bataille fut déchaînée.

Le Président de la chambre se vit forcé de faire évacuer la salle.

Le discours de Cavaignac fut imprimé et affiché dans tout le pays.

On espérait, par ce moyen convaincre le peuple de la culpabilité de Dreyfus.

Le gouvernement voulait repousser la revision, et il espérait que l'opinion publique approuverait cette décision.

Mais le résultat fut tout à l'opposé de ce qu'on souhaitait. On lacérait les affiches, on insultait Cavaignac et ses collègues.

Devant l'Hôtel-de-Ville, devant la Présidence du Conseil, et le Ministère de la guerre, des ouvriers manifestèrent...

Des grèves éclatèrent.

Dans toutes les rues on entendait crier :

— Vive Dreyfus !

— Justice pour Dreyfus !

Cavaignac rassembla de nouveau ses fidèles autour de lui.

On discuta longuement, mais comme Cavaignac ne voulait pas céder, il n'y avait aucune solution possible.

Le ministre croyait qu'il était bon de prouver au peuple, qu'il tenait encore le pouvoir entre ses mains.

Mais une foule énorme, massée sous les fenêtres du ministère, clamait :

— Justice pour Dreyfus !

On commençait à jeter des pierres contre les fenêtres ; Cavaignac se montra courageusement sur le balcon et cria :

— Dreyfus est un espion ; il a mérité sa condamnation.

Ne vous laissez pas monter la tête par ses partisans... croyez en nous...

Mais des coups de sifflet, des huées, des cris, des hurlements couvraient ses paroles.

— A bas Cavaignac !

— Vive Dreyfus !

Les manifestants devenaient de plus en plus ruidieux, de grosses pierres pleuvaient sur le balcon. Cavaignac se vit forcé de rentrer dans la salle.

Et il ordonna la mobilisation des troupes de la garnison de Paris.

Les troupes doivent être prêtes à agir, si cela devient nécessaire ! dit-il.

Je crains fort, que nous ne déclanchions une guerre civile, déclara le général Gonse, qui se trouvait avec du Paty, chez le ministre.

Cavaignac se mit à rire.

— Il ne manquerait plus que cela ! Une guerre pour Dreyfus...

— Je doute qu'on puisse décider les soldats à marcher contre le peuple... remarqua un des officiers. J'ai l'impression que les troupes prendront le parti des ouvriers.

Cavaignac fronça les sourcils.

— Je donnerais l'ordre de fusiller quiconque se rendra coupable d'indiscipline, dit-il. Il faut que nous puissions faire disperser ces manifestations. Nous ne pouvons tolérer cela...

A ce moment, un secrétaire parut sur le seuil :

— Le colonel Narbonne demande à parler au Ministre, dit-il.

Cavaignac eut un sursaut, il jeta un regard interrogateur à du Paty.



Citoyens, voici la femme qui a souffert le martyre...
(p. 2903).

C. I.

LIVRAISON 363

— Dois-je le recevoir ? demanda-t-il.

— Vous ne pouvez l'éviter, déclara Gonse. Vous n'avez aucun prétexte à invoquer pour ne pas le recevoir.

Cavaignac sourit.

— Vous avez raison, général. Je vais donc le faire entrer.

— Permettez-moi de me retirer, demanda du Paty. Je n'ai aucune envie de rencontrer Narbonne.

— Entrez ici, en attendant. J'espère qu'il ne restera pas longtemps.

Il accompagna du Paty dans la pièce voisine et donna l'ordre au secrétaire de faire entrer Narbonne.

Le visage du vieil officier était très grave.

Un sourire amer glissa sur ses lèvres, quand il constata que le Conseil était assemblé.

— On m'exclut donc maintenant, parce que j'ai osé dire la vérité, dit-il d'un ton plein de reproches. Je regrette, monsieur le ministre, que vous n'ayez pas suivi mes conseils.

— J'agis comme je crois devoir le faire ! répondit sèchement Cavaignac.

— Vous en supporterez les conséquences, monsieur le ministre !

— Je ferais donner la troupe si besoin est, pour disperser les manifestations.

— Je me vois forcé de vous dire, monsieur le ministre, que l'armée ne vous obéira pas.

Cavaignac fixa un regard dur sur le colonel :

— Que voulez-vous dire ? A quoi faites-vous allusion ?

— Je veux dire, que les troupes sont animées d'une telle indignation qu'il est peu probable qu'elles acceptent de marcher contre le peuple. On parle même d'une révolte des officiers, si le gouvernement exige une guer-

re civile. Ne poussez pas les choses à l'extrême, monsieur le ministre, la situation va devenir insoutenable.

Cavaignac se laissa tomber lourdement dans son fauteuil. Il mit sa tête dans ses mains et murmura :

— Nous en sommes donc déjà là ? Des révoltes ?

Gonse remarqua :

— J'ai entendu murmurer, en effet... Le parti d'Alfred Dreyfus a plus de partisans qu'on ne le pensait.

Mais Cavaignac se redressa :

— Nous devons rester fermes et lutter jusqu'au bout...

— Cela n'a aucun sens ! insista Narbonne. On a emprisonné des journalistes, qui ont écrit pour Dreyfus, et malgré cela, les journaux sont remplis d'articles contre le gouvernement. Le peuple est surexcité, il est tellement sûr de sa victoire, qu'il ne craint plus ni le gouvernement ni ses menaces. Si les soldats se joignent aux ouvriers, nous sommes perdus... Raisonnez donc, messieurs, et faites droit à cette demande... Ordonnez une révision du procès Dreyfus ; une révision justifiée où l'on ne cherchera plus à cacher la vérité, mais à la faire éclater au grand jour...

Cavaignac secoua la tête.

— Non ! non ! et non ! Rien n'est encore perdu, je verrai s'il n'est pas possible de faire changer l'opinion publique. Je donnerai l'ordre aux troupes de marcher ; vous pouvez me répéter tant que vous voudrez qu'il y aura une révolte des officiers, un refus d'obéir de soldats... je n'y crois pas. Je suis sûr qu'on m'obéira encore, chacun a peur des conséquences et je ferais fusiller sans pitié tout officier et tout soldat, qui se refusera à l'obéissance... Je suis décidé à agir et c'est mon opinion qui prévaudra dans le procès Dreyfus. Il n'y aura pas de révision !

Plusieurs minutes de silence suivirent.

Narbonne reprit la parole le premier :

— C'est votre dernier mot, monsieur le ministre ?

— Oui, c'est mon dernier mot.

— Alors, vous porterez seul les responsabilités de vos actes ; je vous préviens, qu'elles seront lourdes à porter !

Et sans attendre de réponse, il quitta la chambre.

Cavaignac le suivit des yeux en hochant la tête :

— Je ne céderai pas... murmura-t-il, rageusement.

Puis, se tournant vers ses collègues, qui avaient observé la scène sans mot dire, il dit :

— Messieurs, s'il le faut, nous ferons appel à l'armée contre le peuple ; mais le dernier mot doit rester au Gouvernement...

CHAPITRE CDVI

LA MARCHÉ EN AVANT...

— Tout Paris est pour nous, Lucie ! Il y a des meetings dans toutes les rues, les gens réclament justice ! Nous avançons... enfin...

Les yeux brillants d'émotion, Mathieu venait de pénétrer dans la chambre de Lucie en criant cette nouvelle.

La jeune femme lui saisit les mains et les serra chaleureusement.

— Notre lutte n'aura pas été vaine...

— Oh ! Mathieu, si je pouvais y croire. Mais on n'a pas encore fixé la date de la révision. La Chambre n'a encore rien décidée.

— C'est vrai, Lucie, Cavaignac se défend et pro-

clame la culpabilité de Dreyfus. Il prétend qu'une révision est impossible parce qu'on l'a condamné justement...

— Et tu crois que nous allons vaincre tout de même ?

— Oui, Lucie, car c'est leur dernière révolte... Ils essaient encore une fois, de dissimuler la vérité, ils craignent le procès qui va faire éclater au grand jour toutes leurs intrigues. Demain, ou après demain, le gouvernement devant l'attitude résolue du peuple, devra se rendre...

Il y sera forcé, sous peine d'être acculé à de terribles conséquences. Songe donc, qu'on parle déjà d'une guerre civile !

Lucie pâlit et chancela :

— Grand Dieu !... ce n'est pas possible... une guerre pour Alfred !

— On l'évitera en acceptant la révision.

— Je ne pourrais pas supporter de voir tuer des innocents pour notre cause ! Si l'on envoyait les troupes contre le peuple, il y aurait trop de blessés et de morts... On ne peut pas libérer Alfred par ce moyen-là.

De la rue montaient des cris :

— Vive Dreyfus !

— Vive sa courageuse femme.

Lucie étonnée regarda Mathieu :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Il l'attira vers la fenêtre :

— Viens, vois toi-même. Toute cette foule, qui s'est assemblée devant ta maison, t'acclame.

— Jadis, on nous jetait des pierres, dit amèrement Lucie.

— Ne pense plus à cela, maintenant, Lucie. Réjouis-toi l'opinion publique est aujourd'hui pour nous... Maintenant, Alfred sera bientôt réhabilité, il reviendra auprès

de toi et tu vivras désormais avec lui et les enfants.

Elle posa sa tête sur l'épaule de Mathieu et ferma les yeux. Et, doucement elle répéta :

— Il reviendra...

De nouveau, les acclamations retentirent.

Lucie se pencha à la fenêtre.

Dès que la foule l'aperçut, elle fut acclamée de plus belle.

Un vieillard prit la parole :

— Citoyens... Voici la femme qui a souffert le martyre par amour pour son mari. Regardez-la bien ! Voyez comme elle a l'air triste, voyez ces mèches blanches dans ses cheveux blonds, elles vous disent mieux que des mots ses peines et ses souffrances. Ne mérite-t-elle pas d'être récompensée ? ne mérite-t-elle pas d'être aidée dans cette lutte qu'elle soutient pour arracher son mari innocent au bagne !

Les enfants curieux de voir ce qui se passait dans la rue, étaient accourus, Lucie les attira près d'elle et les montra à la foule.

Au milieu de la foule, le vieillard continuait :

— Regardez ces deux enfants, dont la jeunesse a été attristée par cet affreux malheur. N'aurez-vous pas pitié de ces petits, à qui l'on a pris leur père ? N'est-il pas effroyable qu'ils n'aient pu jouir du sourire de leur mère, qu'ils aient été forcés de voir ses larmes couler sans cesse ?

— Citoyens.. si vous avez un cœur, vous devez m'approuver. Réclamez avec moi : la révision du procès Dreyfus !!!

— Rendez son mari à cette malheureuse femme, à ces pauvres petits leur père, qui souffre le martyre depuis des années. Réparez votre erreur et criez avec moi : Vive Alfred Dreyfus, le martyr !

— Vive sa femme qui a tant souffert !!!

— Révision du procès Dreyfus !

Une même clameur jaillit des milliers de bouches :

— Révision du procès Dreyfus !

Lucie pleurait. Les larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. Mais c'étaient des larmes de joie.

Elle sentait que le peuple était pour elle, qu'elle avait des amis dans tous ces inconnus qui l'acclamaient dans la rue.

Ils luttaien t tous avec elle pour la justice.

— Merci !... mille fois merci !... s'écria-t-elle. Dieu vous récompensera !... La cause que vous défendez est juste ! Mon mari est innocent !...

Sa voix s'étranglait, les enfants caressaient tendrement son visage, inondé de larmes et Pierrot dit :

— Il ne faut pas pleurer, maman, papa va bientôt revenir.

— Vive Alfred Dreyfus ! Vive la Justice ! De tous côtés des clameurs s'élevaient...

Mathieu regarda Lucie dont les joues étaient pâles d'émotion :

— Me croiras-tu, maintenant, Lucie ? Nous allons de l'avant, il n'y a plus de doute. L'heure de la victoire est venue !...

Elle sourit, heureuse :

— Oui, Mathieu, je te crois.

Le cauchemar s'effaçait ; le soleil avait enfin ri.

Dans la rue, un autre orateur avait pris la parole. On demandait partout la révision du procès la foule se dirigeait vers le ministère pour manifester.

Lucie se retrouva seule avec les enfants et Mathieu.

Elle était très pâle et tenait les deux enfants serrés contre elle.

Elle pleurait et souriait à la fois.

— Je ne peux pas encore y croire, Mathieu ! Com-

ment est-il possible, que l'opinion publique, ait si vite changé ?

— Mais c'est un fait, Lucie. Nous avons gagné des milliers et des milliers de partisans.

— Dieu a eu pitié de nous, enfin !

— C'est une vieille histoire, Lucie ; après le malheur vient la joie. Tu as passé par de si dures épreuves, que tu mérites bien d'être enfin récompensée.

— Papa va bientôt revenir ?... interrompit Pierre qui s'agitait... N'est-ce pas, maman, que nous n'avons plus à l'attendre longtemps ?

— Espérons-le, mon cher petit.

— Il sera content de revenir chez nous, maman ? demanda la petite Lucie.

— Oui, ma chérie, il sera heureux de nous revoir et il nous aimera plus que jamais.

— Nous aussi, nous allons bien l'aimer, n'est-ce pas maman ?

Lucie ferma les yeux, la pensée du retour d'Alfred, évoquait pour elle des images pleines de bonheur.

Mais elle gardait au fond d'elle-même une peur secrète.

Si les adversaires parvenaient à créer de nouveaux obstacles ? Si la révision n'obtenait pas de résultat ?

Que ferait-elle alors ?

Mais elle se força à ne pas penser à toutes ces complications et à se réjouir de l'espoir du grand bonheur qui l'attendait.

CHAPITRE CDVII

ZOROASTER BEY ?

Amy savait maintenant que ses soupçons étaient justifiés.

Arrivée dans sa chambre, elle réfléchit, aux moyens d'échapper au danger qui la menaçait.

Elle décida de quitter Tiflis au plus vite.

Mais comment faire ?

Il était évident que Dubois la surveillait très étroitement. Probablement, il avait donné l'ordre de l'avertir, dès qu'elle sortirait.

Il lui était impossible de passer inaperçue dans l'hôtel si elle voulait s'en aller. Cependant elle décida de le tenter quand même. La grande malle pourrait rester dans sa chambre, elle ne s'inquiéterait guère de ses vêtements en ce moment.

Et peut-être qu'avec sa petite valise il lui serait possible de quitter la maison, sans éveiller les soupçons.

L'après-midi était déjà avancée... elle décida d'attendre l'heure du dîner pour sortir.

Dubois ne l'avait pas quitté de la journée et l'avait raccompagné chez elle. Maintenant, il était certainement chez lui et il était peu probable, qu'il revienne ce jour-là. Elle lui avait dit qu'elle voulait manger dans sa chambre et se coucher tôt.

Vite décidée, elle entassa quelques vêtements dans sa valise.

Elle allait avoir fini, lorsque sa porte s'ouvrit soudain. Dubois entra sans frapper.

— Que fais-tu là ?... demanda-t-il en montrant le sac de voyage ouvert.

— Comment osez-vous entrer chez moi, sans frapper... riposta-t-elle d'une voix dure.

Il sourit cyniquement en répondant :

— Si j'avais frappé, tu ne m'aurais probablement pas reçu. Et demain matin, j'aurais trouvé la chambre vide. Allons, défais ta valise, ma chère enfant, et ne cherches donc pas à fuir. Tu ne fais qu'empirer ta situation par de telles bêtises.

Il s'assit dans un fauteuil et alluma une cigarette.

Amy ne bougeait pas ; elle était indignée de l'attitude de Dubois et sa fureur s'augmentait du fait qu'elle sentait se débarrasser de cet homme.

— Dépêche-toi un peu, mon petit... répéta Dubois d'un ton énergique. Je n'ai pas encore mangé et j'ai faim. Nous allons descendre ensemble.

Le cœur plein de rage elle obéit et le suivit sans mot dire dans la salle à manger de l'hôtel.

Son cœur battait... elle l'aurait volontiers giflé mais elle s'efforça de paraître très calme.

Elle répondit même aux questions qu'il lui posait et feignit de manger avec appétit.

Soudain, elle découvrit, que non loin d'elle se trouvait le circassien, qui dînait en compagnie d'un ami et le regardait avec insistance.

Leurs yeux se rencontrèrent et Amy rougit.

Dubois le remarqua et se retourna vers la table du circassien.

— Ah ! dit-il, cet homme t'a donc suivi ? Et main-

tenant, tu vas flirter avec lui ? Ce serait certainement très amusant pour toi, mais je ne tiens pas à y assister.

Il se leva.

— Allons dans le salon voisin, dit-il.

Sans protester, Amy se leva et le suivit.

Ils étaient à peine assis à une petite table, que le circassien se leva, pénétra à son tour dans le hall et s'installa à une table près de la porte, d'où il pouvait observer à son aise le couple.

— Quelle impudence ! s'exclama Dubois.

Il appela le garçon et lui ordonna de fermer la porte de communication entre le hall et le salon.

— Excusez-moi, monsieur, dit le valet, en s'inclinant profondément, mais on ne peut fermer cette porte.

Dubois fronça les sourcils :

— Apportez-nous une bouteille de vin caucasien, dit-il, s'efforçant de masquer sa mauvaise humeur.

Quand le garçon eut apporté la bouteille demandée, il se mit à boire verre sur verre.

Amy pensa :

— S'il continue, il sera bientôt ivre-mort et j'aurais l'occasion de m'enfuir !

Mais le vin n'avait aucune influence sur Dubois. Il restait parfaitement lucide et ne cessait de surveiller la jeune femme.

La présence du circassien donnait de l'assurance à Amy, elle tenta de se fâcher. Elle regarda l'espion un peu ironiquement et dit :

— Dites-moi donc, Dubois, ce que vous voulez faire de moi ?

Il se mit à rire, d'un rire brutal, vulgaire.

— Ah ! tu es tellement sûre que je vais faire quelque chose de toi ?

— Eh oui ! j'ai cette impression !

— Eh bien... je vais te le dire. J'ai ordre de te mettre hors d'état de nuire...

— Et vous avez accepté cet ordre ? questionna Amy, les yeux étincelants de fureur. C'est une infamie !...

Il haussa les épaules.

— Pourquoi une infamie ? Je te l'ai déjà dit : tout dépend de ton attitude envers moi. Si tu essaies de fuir de nouveau, j'agirai : je te dénoncerai à l'Etat-Major russe comme espionne. Et tu peux facilement imaginer la suite... Si ton imagination n'est pas assez vive, je puis te mettre sur la voie.... On t'enverra pour quelques années en Sibérie.

— Misérable ! s'écria-t-elle... peux-tu croire, maintenant, que je resterai encore un instant, avec toi ? Je demanderai du secours.... je dirai aux gens quel monstre tu es !... Je dirai que tu veux me tuer....

Elle bondit sur ses pieds et voulut quitter la chambre. Mais Dubois s'était dressé et l'avait saisi par le bras. Il levait déjà la main droite pour la frapper.

Mais à cet instant, il sentit tomber une main sur son épaule. Vivement, il se retourna et se trouva en face du circassien.

Les regards des deux hommes, étincelants de fureur, se croisèrent...

— Comment osez-vous frapper une femme !... s'écria le circassien.

Dubois était devenu blême et il retomba sur sa chaise

— Permettez-moi, madame, de vous offrir mon aide, dit l'étranger, se tournant vers Amy.

— Je vous en prie, ne me quittez pas !... dit celle-ci d'une voix tremblante.

L'inconnu lui offrit le bras et l'emmena vers sa table.

Puis il se présenta, ainsi que son ami : Zoroaster bey et Selim bey.

Le circassien lui expliqua, qu'il avait entendu leur conversation de sa table et qu'il avait cru bien faire en intervenant.

— Vous disiez, que vous aviez besoin de protection, madame, dit-il, en s'inclinant courtoisement, disposez de moi je vous défendrai contre cet homme.

— Vous êtes bien aimable, répondit Amy, qui avait les larmes aux yeux... mais pouvez-vous vraiment me protéger contre lui ?... vous ne savez pas quelles sont ses intentions....

Les yeux de Zoroaster bey s'illuminèrent :

— Je saurai vous protéger Madame. Confiez-moi votre secret ; vous pouvez parler franchement ; mon ami ne comprend pas le français.

Et il rapprocha sa chaise de celle d'Amy.

D'une voix incertaine elle se mit à lui raconter le malheur qui lui était arrivé.

Zoroaster ne l'interrompit pas. Et lorsqu'elle eut fini il ne prononça pas une parole.

Amy le regardait pensivement... Cet homme, grand et bien pris, dans son pittoresque costume, lui inspirait de la sympathie.

Zoroaster avait appelé d'un signe de la main son domestique, à qui il donna un ordre. Amy ne comprit pas ce qu'il disait, mais le serviteur s'inclina profondément devant son maître, puis il retourna à son poste près de la porte.

— Désormais, plus rien ne peut vous arriver, Madame, dit Zoroaster bey, en la regardant d'un air rassurant.

Amy se calma un peu.

— Merci, mille fois merci... dit-elle d'une voix à peine perceptible. Je voudrais pouvoir monter dans ma chambre.

Elle s'apprêtait à se lever, lorsque Dubois sortit de la pièce voisine. Il posa sur elle un regard cynique, puis sortit de l'hôtel.

Le domestique de Zoroaster bey sortit derrière lui.



Dubois était éloigné d'une centaine de mètres de l'hôtel, lorsqu'il s'aperçut que le domestique le suivait.

Il hâta le pas, se mit à courir, passa par des rues qu'il n'avait jamais encore traversés et finit par se trouver dans un quartier absolument inconnu de lui.

Les pas du circassien retentissaient toujours derrière lui.

Dubois haletait ; son cœur battait si fort, qu'il pouvait à peine respirer....

Il s'arrêta et tourna la tête.

Le circassien s'arrêta également.

Ses grands yeux noirs se posaient sur lui d'un air si décidé et si ferme, qu'une sueur froide parut sur le front de Dubois. Il se remit à courir, toujours poursuivi par le circassien.

Soudain il aperçut un sergent de ville... Se calmant un peu, il s'approcha de lui et se mit sous sa protection.

L'agent haussa les épaules ; apparemment, il ne comprenait pas, ce qu'on lui demandait.

Puis, à la grande surprise de Dubois, il se tourna vers le circassien et le salua amicalement.

Dubois comprit que les deux hommes se connaissaient et qu'il n'avait rien à espérer du policier.

— Quelle bande de canailles !... murmura-t-il furieusement en reprenant sa course.

Il passa par de petites ruelles, et s'engouffra dans une série d'impasses obscures.

Son ennemi semblait l'avoir perdu de vue.

Il cherchait désespérément à s'orienter.

Il lui semblait qu'il était à proximité de l'eau.

— Je dois être près de la Koura, se dit-il en continuant à marcher.

S'il pouvait arriver à la rivière, il serait sauvé ; car il reconnaîtrait le chemin qui le mènerait à la ville.

Dans le silence profond qui l'entourait, il perçut soudain le bruit des vagues. Il ne pouvait plus être loin des bords du fleuve.

En avant !... il ne fallait pas s'arrêter. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était encore une fois trompé... la petite rue, qu'il suivait, se terminait en cul-de-sac. Il n'y avait d'autre issue qu'une ruelle, plus sombre et plus étroite encore, qui s'ouvrit à sa gauche.

C'était plutôt un couloir obscur bordé des hautes murailles. Entre les pavés, dans les murs poussaient des herbes et des plantes, que la brise de la nuit agitait doucement.

Il semblait à Dubois, que c'étaient des mains, qui se tendaient vers lui pour l'étrangler.

Il était épuisé, à bout de nerfs. Et il n'entendait plus le vague murmure du fleuve...

Dans le terrible silence qui l'entourait il ne distinguait plus rien que le frôlement des branches, et les ténèbres l'empêchaient de s'orienter, l'emplissaient d'une terreur sans nom...

Il n'osait plus avancer ; il n'osait même plus faire un geste. Il lui semblait impossible de sortir de ce labyrinthe de ruelles sordides.

Désespéré il pensa :

— Je vais m'étendre à terre... il vaut mieux se résigner et attendre le jour... peut-être pourrai-je dormir.

Soudain, sans avoir entendu le bruit d'un pas, il sentit le circassien derrière lui.

— La mort !... pensa-t-il.

Mais il était incapable de faire un mouvement. la peur l'étranglait. Quelques secondes s'écoulèrent.